1915...Cent ans déjà journal trimestriel illustré de Lattes

Numéro 4

janvier 2015

SOMMAIRE

Editorial p1

Agenda p1

Les mots de la guerre p2

Les infirmières p3

Correspondance et censure p3

La guerre s'installe p4

Lattois mobilisez-vous p4



Ont contribué à ce numéro:

Flora FLEURY Cécile GRIS Jean-Pierre BRISSE Jean-Pierre PAOLI Jean-Charles POINT

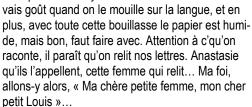


Maquette: Jean-Pierre PAOLI

Editorial

La lettre

Dans la tranchée, tout le monde a eu la même idée. Depuis cette nuit, le boche se tient à carreau, et nos artiflots ont arrêté de faire parler leur quincaillerie. Le copain perché au parapet surveille en face à travers la meurtrière: « Rien de nouveau, mon capitaine... » « Ouvrez l'œil, hein! » lui répond le capiston...Alors on s'est tous mis à écrire. Avec ces crayons fuschine, c'est pas facile et ca a mau-



Au village, le facteur vient d'apporter la lettre tant attendue. Trois semaines sans avoir de nouvelles. Que se passait-il ? Madeleine a parfaitement reconnu l'écriture en violet sur l'enveloppe bistre avec entête « Poste aux armées ». C'est bien son mari. Et le gosse qui interroge « Dis Maman, c'est Papa ? » « Oui mon ange, c'est Papa. Voyons ce qu'il nous écrit... » La petite feuille de papier jaunâtre pliée en quatre est difficilement lisible. Armand a rempli au maximum le petit rectangle. Et puis le papier certainement humide a un peu bu le crayon violet...



« Ma chère petite femme, mon cher petit Louis, je profite de ce moment de repos pour vous donner de mes nouvelles qui sont bonnes. La soupe est bonne. Je passe mon temps à jouer à la manille avec les collègues, et des fois, le capitaine vient même se joindre à nous. Hier, on a entendu tirer, mais c'était loin, loin! Il paraît que c'était les anglais. Qui sait, ils doivent donner une bonne rouste aux boches qu'ils ont en face d'eux! Allez, ma petite femme, je vais arrêter parce qu'on a une revue de paquetage. Alors, il faut que tout soit en ordre. J'espère que tu t'en sors avec la ferme. L'hiver approche et d'ici les semailles, on sera bien rentrés, va. ne te fais pas de souci inutile. Je vous embrasse tous les deux. Ton mari qui t'aime et qui pense bien fort à vous deux. Armand Lecouvreur ».

Artiflot: Artilleur, Capiston: Capitaine

Rendez-vous à ne pas manquer...:

Dans le cadre du « Printemps du livre », les 10, 11 et 12 avril prochains, concours de dictée du Club Ronsard pour les élèves de 5ème du Collège Georges Brassens, sur le thème de la guerre 14-18

contact: centenaire1418.lattes@gmail.com

Les mots de la guerre

A partir de 1915, le recrutement n'est plus régional mais national. Ainsi, la guerre fait se rencontrer sous le même uniforme, en frères d'armes, des hommes d'origines et de cultures différentes : le Titi parisien y côtoie le Languedocien, le gars du Nord, le Berrichon, le Gavot, etc... La grande majorité d'entre eux s'exprimait dans leur patois. Le français, c'était la langue pour écrire à sa chérie, à ses parents, à ses amis...

Leur vie en commun a fait naître des expressions populaires qui ont traversé les âges et nous sont parfois parvenues. Voici un aperçu de tous ces mots que nous utilisons encore dans notre vie de tous les jours!



Quelques expressions propres au « monde des tranchées » :

Le Titi parisien appelle les allemands les « alboches », ce qui sera raccourci en « boches ». Les Lorrains désignent un fou par « dingo », les gars du Poitou emploient « zigouiller » pour tuer, les Picards « maous » pour gros, les Berrichons nomment la viande la « bidoche »...Les gars du Nord, qui disent « ché » pour c'est, « ti » pour toi et « mi » pour moi, finiront par être surnommés les « Ch'Timi ». L'arrivée des troupes coloniales, dès le début de la guerre, va ajouter quelques mots à ce vocabulaire. Les tirailleurs algériens amènent ainsi la « guitoune » (tente), le « clebs » (chien), le « cahoua » (café), la « nouba » (fête), ou encore le « toubib » (médecin militaire).

Et puis il y a aussi « roupillon » (petit somme), « popote » (cantine), « dinette » (repas léger), « casser la croûte » (manger), « rab » (supplément), « pinard » (vin), « potes » (amis), « flingue » ou « nougat »(fusil), « pruneau » (projectile d'une arme à feu)...

Quelques expressions de « l'arrière » :

Un « embusqué » c'est un soldat qui occupe un emploi loin de la ligne de feu. Pire, un « pistonné », c'est celui qui a intrigué pour ne pas être mobilisé. Le « camouflage » c'est l'art de dissimuler, « amocher » c'est rendre plus moche, c'est-à-dire abîmer...

Après la purge des généraux qui ont manqué de brio au début de la guerre, apparaît le verbe « *limoger* » car certains des déchus avaient été affectés à Limoges!

On invente aussi de fausses expressions de soldats, comme « Rosalie » pour désigner la baïonnette, un mot jamais employé par les poilus, et qui vient d'un couplet du compositeur Théodore Botrel (auteur de « La Paimpolaise ») : « ...Rosalie est élégante. Sa robe-fourreau collante... Verse à boire! La revêt jusqu'au quillon... Buvons donc! ».



En bref: La guerre en Europe...: 1914: ler novembre: Le Général Von Hindenburg est nommé commandant en chef du front de l'est... 2 novembre: La Serbie déclare la guerre à l'Empire Ottoman... 5 novembre: Les britanniques annexent l'île de Chypre... 15 novembre: Victoire des armées française, britannique et belge à Ypres et à Dixmude... Notre 4ème armée lance l'offensive de Champagne. Sur 650 km, de la Mer du Nord à la Suisse, la guerre se fait désormais en tranchées... 8 décembre: Le gouvernement français rentre à Paris... 1915: 24 janvier: Victoire de l'escadre britannique de l'Amiral Beatty sur la flotte allemande dans le Dogger Bank (Mer du Nord)... La guerre dans le monde...: 1914: 1er novembre: L'escadre allemande d'Extrême-Orient, du Viceamiral Von Spee, défait une escadre britannique à Coronel. Le 8 décembre, cette même escadre allemande sera écrasée par la flotte britannique à la bataille des îles Falkland.. Le Koweït est placé sous protectorat britannique... 10 novembre: reddition aux japonais de la concession allemande de Jiaozhou en Chine... L'Australie occupe les îles Salomon, en Océanie, qui étaient sous contrôle allemand... 18 décembre: L'Egypte est placée sous protectorat britannique... Monsieur Chaïm Weizmann plaide auprès des ministres britanniques Lord Samuel et Lord Balfour pour la formation d'une « nation juive » en Palestine...

Les infirmières

Entre 1914 et 1918, sur les 8,5 millions d'hommes mobilisés, la moitié sont blessés, défigurés, amputés, brulés, gazés, paralysés ou encore aveugles. Ce sont les premières victimes de la nature violente de ce conflit mondial à l'aspect de guerre moderne, et de la carence cruciale en personnel médical. En effet, il manque quelques 12 000 médecins, et 120 trains sanitaires là où l'on en compte seulement cinq pour transporter les blessés vers les hôpitaux permanents de l'arrière, eux aussi en nombre insuffisant.



Aussi, des dispensaires de fortune sont improvisés dans des hôtels, des casinos, des églises, des châteaux, des couvents ou encore des gares, des écoles... Et dans ces lieux improbables, les « anges blancs », 71 000 infirmières dont l'uniforme (blouse blanche, coiffe et insigne de la Croix Rouge Française) est synonyme de pureté, soignent, consolent, guérissent les corps et les âmes. Beaucoup d'entre elles sont des bénévoles regroupées sous trois sociétés d'assistance enregistrées par le ministère de la guerre : la Société de Secours aux Blessés (SSBM : infirmières hospitalières), l'Association des Dames Françaises (ADF : infirmières hospitalières) et l'Union des Femmes de France (UFF : infirmières ambulancières). A ces femmes il faut ajouter les quelques 10 000 sœurs congréganistes.

Ces « anges blancs » travaillent dans des hôpitaux mais se retrouvent tout près du front, parfois sous des tentes, dans des conditions d'hygiène rudimentaires et peu propices à la guérison. De plus, les outils de travail sont sommaires et les médicaments, manquants, sont remplacés par des produits plus accessibles mais moins efficaces voire inappropriés. Dès 1916, toutes les ambulances sont conduites par les femmes qui n'hésitent pas à s'engager dans des zones dangereuses pour assister des blessés souvent gazés sur qui elles doivent pratiquer la respiration artificielle. Ces femmes courageuses, qui ont fait face aux atrocités de la guerre, aux corps mutilés des soldats et qui ont côtoyé l'ennemi au plus près, resteront dans le cœur des poilus comme leurs « Anges Blancs ».

Correspondance et censure

 $oldsymbol{\mathsf{C}}$ ette carte parle et renseigne à elle seule. Le « Poilu », dans sa tranchée ou au repos dans un hangar de grange, pense à ceux qu'il a quittés, parents, épouse et enfants. Le seul lien tangible qui les unit est la lettre, lettre envoyée et lettre recue. Le vaguemestre ne passe pas quotidiennement, les délais de la poste aux armées vont de dix à vingt jours. Le « Poilu » ne peut pas tout dire, tout écrire... Selon le grand principe établi, « maintenir haut le moral du soldat », les nouvelles qu'il reçoit sont filtrées, tant celles de la presse que celles contenues dans la lettre qui lui est destinée. Tout ce qui enfreint le respect du « secret » entraîne inexorablement le papier au poêle à bois ! Certains « Poilus » n'ont même jamais lu quelques lettres envoyées à cause d'un mot de trop. Quand il veut et peut écrire une lettre qui sera confiée au vaguemestre, il narre seulement sa pauvre vie quotidienne dans le froid et la boue, tout en se battant contre les poux et les morpions ; il étale ses sentiments, son affection, ses tourments et sa peine d'avoir perdu un ami... Mais quand il est au repos, loin des maudites tranchées, il retrouve alors tout son esprit de « français rebelle ».

La maudite censure, il sait très bien la contourner. C'est la lettre ou la carte, achetée au café du village, écrite sur un coin de table, glissée dans la poche du barman qui, à son tour, la mettra le soir venu dans un sac avec bien d'autres et qui ira, un matin prochain, les poster à « la grande ville » où ; là, « les chefs dansent et vont au cabaret »...

Tout cela pour un franc de « commission » !... C'est aussi la lettre confiée à l'amante d'un soir... C'est enfin la lettre donnée au conducteur d'un camion du train des équipages ou à celui d'une autorité. Bref, « le poilu » sait contourner les contraintes imposées par des « chefs que l'on ne voit qu'en bottes et bien ceinturés ». Pendant toute la guerre le « Poilu » restera un « Gaulois ».



En bref: Actualités...: 1914: Décembre: Découverte d'importants gisements de pétrole au Vénézuela (Amérique du sud)... La station « Berlin » de la ligne B-Nord-Sud du Métropolitain Parisien est débaptisée et devient la station « Liège »...1915: 19 janvier: Un tremblement de terre fait près de 30 000 victimes à Avezzano, ville italienne des Abruzzes... Nécrologie...: 1914: 2 décembre: Le célèbre pilote Marc Pourpe, détenteur de nombreux records, se tue lors d'un vol de reconnaissance à Villers-Bretonneux... Aéronautique...: 1914: 21 décembre: Bombardement aérien du Kent (Angleterre) par des aéroplanes allemands !...

as jeter sur la voie publique

La guerre s'installe...

Début 1915, c'est la fin de la guerre de mouvement. Les belligérants gardent leurs positions et s'enterrent sur place. C'est le début de la guerre de position.

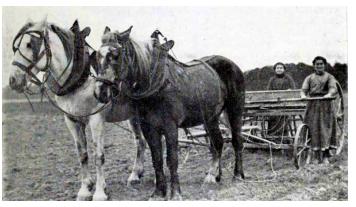
La nourriture du soldat. Le moral du soldat est fortement lié à ce qu'il mange et boit, et son rendement s'en ressent. En 1914, la planification avait vraiment tout prévu, mais pas la réalité des combats du mois d'Août. Quelques JMO, Journal de Marches et Opérations, font état pour certaines unités du manque total de nourriture durant 2 jours. La guerre de position a pour heureuse conséguence un meilleur ravitaillement de l'avant. En théorie le soldat a sur lui 1 jour de vivres, dits de réserve, auxquels il ne doit pas toucher sauf en cas « d'absolue nécessité ». Cela comprend : 300 g. de pain de guerre appelé aussi biscuit, 300 g. de viande de conserve, 50 g. de potage condensé, 36 g. de café et 80 g. de sucre et par escouade, 16 hommes, 1 l. d'eau de vie. Toujours en théorie, chaque soir est distribué 1 jour de vivres pour le lendemain, 700 g. de pain, 100 g. de riz ou de haricots, 24 g. de café, 32 g. de sucre, du lard et du sel, 500 g. de viande fraîche ou 300 de conserve et 50 g. de purée de légumes pour faire la soupe. S'y ajoutent parfois des vivres frais achetés au niveau de la compagnie.

Le ravitaillement est poussé de l'arrière vers l'avant. Les animaux sont amenés au plus près pour y être abattus. Il est prévu 120 bêtes par jour pour un corps d'armée comme le 16° de Montpellier.

Et le vin ? En 14 il ne fait pas encore partie des vivres, mais les vendanges en Languedoc ont été trop abondantes. Il est donc décidé de donner les surplus, et souvent plus, aux soldats, comme à Lattes (Le Petit Méridional du 8 janvier 1915). C'est bien joué, car après consommation des dons, le ministre de la Guerre, Millerand, est obligé de fournir 1/4 de litre de vin aux soldats en première ligne, puis 50 cl en 1916 et 75 cl, voire 1 l. en 1917. « Vive le pinard! » chanteront les poilus.



Les difficultés techniques à l'arrière. Les réquisitions sont très dures. Le Petit Méridional précise que le 2 janvier 1915, à Lattes notamment, doivent être présentés tous les chevaux d'au moins 5 ans et les mulets d'au moins 3 ans, en vue de réquisition. Sachant qu'une première saisie a déjà pris les meilleures bêtes et les charrettes, et que les bovins sont amenés pour abattage au front, que reste-t-il comme traction animale?



1915 Travaux de culture effectués par des femmes

Des aides. Un décret du 16 janvier réserve aux veuves et orphelins les trois quarts des débits de tabac devenus vacants. De nombreuses circulaires préciseront la loi du 5 août 1914 sur l'octroi aux épouses de mobilisés d'1,25 francs par jour et de 0,50 franc par enfant mineur. C'est bien peu quand, d'après Louis SEGONDY dans Les Héraultais dans la Guerre de 14-18, le prix du kilogramme de pommes de terre est de 30 francs. La municipalité de Lattes accorde également une assistance aux femmes en couches dont le mari est mobilisé.

Nos soldats lattois. Après les 11 tués de 1914, Lattes pleure la perte de Jules BURGUIERE, mort de ses blessures le 10 mars 1915. Agé de 38 ans, célibataire, il était domestique chez M. de la Serre. Plus âgés, Charles BEGOU, domicilié au Soriech, rejoint en 1915 le 122° RIT de Montpellier à 46 ans, et André JOUBERT, également du Soriech, rejoint le 6 avril 1915 le 123° RIT de Mende à 44 ans. Pendant deux ans il va se retrouver très souvent en première ligne.



« Vieux soldats » au repos



Lattois! Mobilisez-vous!

En vue d'une future exposition, nous recherchons des objets divers sur la guerre de 14-18: Vêtements, uniformes, artisanat de tranchée, accessoires... et des documents écrits: lettres, témoignages, cartes postales. Ces documents seront bien entendu rendus.

Contactez-nous à l'e-mail du journal: **centenaire1418.lattes@gmail.com Merci**.